



*Pas même le bruit
d'un fleuve*

Hélène Dorion

Dossier de presse

Éditions Alto
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1
Québec (Québec) G1K 3A9
(418) 522-1209
www.editionsalto.com
info@editionsalto.com


alto

Quelques échos

«Un récit empreint de poésie, de miracles et de mystères.»

Iris Gagnon-Paradis, *La Presse*

«[Pas même le bruit d'un fleuve] parvient à relier la grande et la petite histoire avec une noble révérence pour tout ce qui, entre deux êtres, aura longtemps appartenu au silence.»

Dominic Tardif, *Le Devoir*

«[...]Hélène Dorion entremêle ici poésie, fulgurance et prouesses narratives.»

Claudia Larochelle, *Elle Québec*

«[...]un hommage en douceur à la puissance de l'art, voire un appel à vivre»

Samuel Larochelle, *La Presse*

«Sensible et poétique»

Danielle Perreault, O103,5 FM

«Lire Pas même le bruit d'un fleuve, c'est se lancer dans une quête profonde, celle d'Hanna, où la nature, le pouvoir des mots et l'Art dévoilent la beauté cachée de l'univers.»

Madame lit

«Un livre délicieux porté par une écriture fabuleuse.»

Patricia Powers, *Bon pied, bonne heure!* - ICI Première Bas Saint-Laurent

« Un livre que j'ai adoré, qui m'a bouleversé, qui m'a fait voyager [...] ce n'est pas juste une bonne histoire, c'est une belle histoire grâce à la force des mots. »

Marie-Claude Veilleux, *Par ici l'info* - ICI Première Estrie

« [Hélène Dorion] réussit à concilier une écriture de tête et une écriture de cœur et de ventre, [...] elle réussit à tout ramener ça en quelques mots avec des images qui sont frappantes, c'est rare, c'est un exploit ! »

Claudia Larochelle, *Plus on est de fous, plus on lit !*

«C'est un roman dans lequel s'égrène la poésie jusque dans les titres des chapitres»

Josée Boileau, *Journal de Montréal*

Quelques échos

★★★ 1/2

«Dans une langue limpide, dépouillée et signifiante, l'auteure nous entraîne dans les profondeurs, parfois abyssales, de la psyché humaine pour mieux remonter à la surface. Un court roman d'une grande beauté[...]»

Éric Moreault, *Le Soleil*

★★★★

«C'est un magnifique roman émouvant, intelligent, où la poésie, sensuelle, de Hélène Dorion s'amalgame à une poésie fulgurante, nécessaire à formuler la beauté enveloppante du texte [...]»

Dominique Blondeau, *Ma page littéraire*

«La langue belle, juste et précise d'Hélène Dorion décrit autant qu'elle évoque.»

Mario Cloutier, *En toutes lettres*

«Un roman poétique, sensible [...] un livre très émouvant.»

Patricia Tadros, *Première heure - ICI Première Québec*

«En le lisant, j'étais habitée par la beauté. Ce livre m'a transportée.»

Bärbel Reinke, *Les matins éphémères - CKRL 89,1*



La réputation d'Hélène Dorion n'est plus à faire. Depuis la parution de son premier livre en 1983 jusqu'à l'obtention du prestigieux prix Athanase-David pour l'ensemble de son oeuvre en 2019, l'auteure, née à Québec, a fait paraître plus de trente ouvrages. Poésie, romans, récits, essais, albums jeunesse, ses livres sont publiés dans une quinzaine de pays et lui ont valu plusieurs distinctions, dont le Prix littéraire du Gouverneur général, le prix Anne-Hébert, le prix Senghor et le prix Mallarmé. En plus de trente-cinq ans, Hélène Dorion a construit une oeuvre qui sonde l'intime de l'être et invite à méditer sur la splendeur du monde.

Nos vies, ces navigations difficiles



Marie-France Coallier Le Devoir Aux phrases péremptives dont certains écrivains aiment saturer leur prose, Héléne Dorion préfère visiblement les questions, qu'elle multiplie dans ce roman.

Dominic Tardif

Collaborateur

7 mars 2020

Lire

«On ne connaît sans doute jamais tout à fait les visages les plus proches. Ils demeurent pour nous des énigmes, malgré les années qu'on a partagées avec eux dans une intimité qui ne sera peut-être jamais recréée », écrit Héléne Dorion dans *Pas même le bruit d'un fleuve*. « Les êtres présents depuis notre naissance, ceux qui ont accompagné nos premiers pas, nos premiers mots, nos premières chutes aussi, restent des mosaïques inachevées. »

Qu'ignore-t-on de ce que nous ont transmis nos parents, qu'ignore-t-on de leur vie ? Sommes-nous condamnés par les tragédies du passé ? Quelles souffrances les êtres qui nous sont chers ont-ils tues, et que ces souffrances impriment-elles en nous ? Hanna découvre dans les carnets de sa mère, après sa mort, la passion de jeunesse dont elle aura, jusqu'à la fin, porté le deuil en silence. Elle mesure ainsi pour la première fois à quel point la résignation aura été au cœur de l'existence de cette femme qui lui sera à bien des égards demeurée étrangère. Comment a-t-elle pu ne pas se laisser avaler par les eaux après que l'amour de sa vie, et son voilier aient eux-mêmes sombré dans les profondeurs du Saint-Laurent ?

Mais Hanna — une poète, tout comme Héléne Dorion — apprend également, à son grand étonnement, comment la poésie aura été pour sa mère ce rare appel d'air dans l'asphyxie d'un quotidien vécu comme une condamnation. C'est donc à la rencontre d'elle-même qu'elle va en nouant avec sa mère, par-delà sa mort, un dialogue inespéré, alors qu'elle remonte le fleuve jusqu'à Kamouraska, « pour essayer de voir et d'entendre ce qu'elle n'a pas entendu au moment où elle était vivante », souligne l'autrice. Sa mère n'a pas été que sa mère, constate Hanna au fil de son enquête. Elle a aussi été la dépositaire d'un secret dans lequel la possibilité même du bonheur s'était engouffrée.

« On ne s'arrête pas à la souffrance des autres, on est en général plutôt tourné vers la sienne et quand on se retourne vers l'autre pour juste accueillir cette souffrance, déjà il y a un peu de la nôtre qui est apaisée. On entre dans cette compréhension, dans cette bienveillance envers l'autre », observe en entrevue, de sa voix elle-même très apaisante, la femme de lettres maintes fois récompensée, qui recevait en 2019 le prestigieux prix Athanase-David. Bien que *Pas même le bruit d'un fleuve* soit une œuvre de fiction, Hélène Dorion s'est inspirée, reconnaît-elle, d'un drame semblable — la perte d'un amour de jeunesse — vécu par sa mère et sa grand-mère.

« Compréhension et bienveillance, ce sont des mots qu'on n'ose pas trop utiliser, mais je les trouve salvateurs. Il y a beaucoup de chaos, de souffrance dans notre monde et je pense qu'une des manières de trouver un peu de lumière, c'est de se pencher sur la souffrance de l'autre, d'y être attentif, de l'écouter, de la regarder. »

L'inconfort nécessaire du gris

S'il y est question de ces naufrages auxquels l'on ne survit pas sans douleur, de ces catastrophes qui hantent ceux que l'on aime, *Pas même le bruit d'un fleuve* célèbre aussi la beauté de ce qui sera demeuré mystérieux chez l'autre, et qui se révèle un jour, à la faveur du temps et du hasard. Ce n'est rien de moins que l'épiphanie lorsque Hanna, qui a fait de la poésie le socle de sa vie d'artiste, découvre la poésie qu'écrivait sa mère.

Son amitié avec Juliette loge elle aussi à l'enseigne de la féconde énigme. Autrement dit : ne pas complètement connaître l'autre n'est pas que négatif. « Être persuadée que je ne sais pas tout de quelqu'un de très proche de moi, c'est resté ancré dans l'émerveillement, explique Hélène Dorion. La capacité de l'autre de toujours devenir autre chose, de toujours se transformer, de se déplacer en elle-même, c'est ce qui fait en sorte que je déplace moi aussi mon regard. »

« » Peut-être que les poèmes apportent un sens que rien d'autre ne peut apporter. C'est le plus que je peux dire. J'aime y croire. J'ai besoin d'y croire.

— Hélène Dorion

Aux phrases péremptoires dont certains écrivains aiment saturer leur prose, Hélène Dorion préfère visiblement les questions, qu'elle multiplie dans ce roman sur lequel les points d'interrogation règnent comme autant de phares dans la nuit.

« Nos vies sont des navigations difficiles », illustre celle qui fait intervenir dans *Pas même le bruit d'un fleuve* le naufrage de l'Empress of Ireland, une de ces « tragédies silencieuses » qui, malgré ses plus de mille victimes, aura été poussé aux marges de l'histoire et de l'imaginaire collectif, compte tenu, entre autres, du déclenchement de la Première Guerre mondiale, survenu deux mois après l'accident.

Pourquoi ce livre est-il ponctué d'autant de questions ? « Parce que la question déplace les angles par lesquels on regarde la réalité. Et parce que je trouve le doute extrêmement fécond. Je trouve le gris très important. Bien qu'il soit inconfortable, le gris, c'est l'espace du doute, et le doute, c'est le mouvement. On ne peut pas être fixe face à une question. La question nous force à nous déplacer et on est vivant quand on est en mouvement. La littérature a pour moi cette fonction de mettre en mouvement notre regard sur le monde, nos émotions, notre réflexion, notre pensée. »

Parmi ces questions graves, plusieurs habitent toujours Hélène Dorion, dont celle-ci : « Les poèmes nous sauvent-ils de la violence tapie au fond des êtres ? » « Quand je l'ai écrite, j'ai été tout de suite absolument certaine de ne jamais pouvoir y répondre », confie-t-elle. « Mais je l'espère, oui, que les poèmes ont ce pouvoir. Peut-être que les poèmes apportent un sens que rien d'autre ne peut apporter. C'est le plus que je peux dire. J'aime y croire. J'ai besoin d'y croire. »

La musique des mots

Hélène Dorion présente depuis 2015 des concerts littéraires en compagnie de certains membres des Violons du Roy, mais elle montera pour la première fois aux côtés de l'ensemble des 15 musiciens de la formation le 19 mars au Palais Montcalm de Québec, à l'occasion du Mois de la poésie (puis à la salle Bourgie du Musée des beaux-arts de Montréal le 20 mars). « C'est cette musique qu'est elle-même la poésie que leur musique parvient à éclairer », se réjouit celle qui récitera des extraits de son populaire recueil *Comme résonne la vie* (Éditions Bruno Doucey, 2018), au son de pièces d'Arvo Pärt ou de Schubert. « La musique nous permet d'entrer dans le mouvement de la parole et des mots, de nous laisser porter. »

Critique de «Pas même le bruit d'un fleuve»



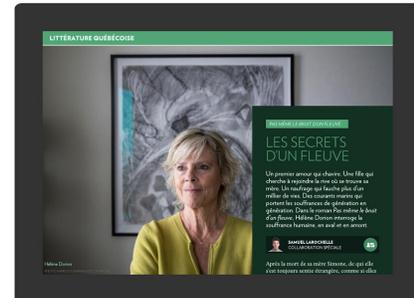
Si *Pas même le bruit d'un fleuve* n'est heureusement pas du tout un de ces « romans de poètes » où le mot « roman » témoigne davantage d'un désir de déguiser (en toute hypocrisie) un texte n'ayant pas grand-chose de romanesque, que de celui de raconter une histoire, Hélène Dorion demeure pourtant ici d'abord et avant tout poète, parce qu'elle emploie ces outils que sont le personnage et le récit afin de poser à la vie des questions intimes de la poésie, auxquelles elle s'applique à répondre avec les nuances qu'elles appellent. Profession de foi envers le pouvoir transformateur de l'art, célébration du mystère inhérent à l'amitié véritable, ode au Saint-Laurent ; ce roman ne dissimule pas toujours parfaitement ses ficelles, mais parvient à relier la grande et la petite histoire avec une noble révérence pour tout ce qui, entre deux êtres, aura longtemps appartenu au silence.

★★★ 1/2



CET ÉCRAN A ÉTÉ PARTAGÉ À PARTIR
DE LA PRESSE+

Édition du 8 mars 2020,
section ARTS ET ÊTRE, écran 5



PAS MÊME LE BRUIT D'UN FLEUVE
LES SECRETS D'UN FLEUVE

Un premier amour qui chavire. Une fille qui cherche à rejoindre la rive où se trouve sa mère. Un naufrage qui fauche plus d'un millier de vies. Des courants marins qui portent les souffrances de génération en génération. Dans le roman *Pas même le bruit d'un fleuve*, Héléne Dorion interroge la souffrance humaine, en aval et en amont.

SAMUEL LAROCHELLE
COLLABORATION SPÉCIALE

Après la mort de sa mère Simone, de qui elle s'est toujours sentie étrangère, comme si elles n'avaient pas vécu dans la même maison, Hannah découvre des carnets, des coupures de journaux et des photographies qui la poussent à remonter le fil – et le fleuve – de la vie de sa mère. Dans son histoire qui se déploie sur plus d'un siècle, depuis le naufrage de l'*Empress of Ireland*, en 1914, jusqu'aux rives de Kamouraska en 2018, Héléne Dorion explore les racines parfois invisibles de la douleur.

« Hannah porte une souffrance qui éteint quelque chose à l'intérieur d'elle, sans qu'elle sache ce que c'est. Je pense qu'on porte des choses de générations précédentes. De manière métaphorique, le fleuve charrie toute l'histoire qui relie l'Europe et l'Amérique. Et nous sommes tous des courants individuels, des fleuves qui portent des mémoires. »

— Héléne Dorion

Quand on lit la poésie ou la prose d'Héléne Dorion, récompensée à l'automne 2019 du prestigieux prix Athanase-David pour l'ensemble de son œuvre, on contemple l'influence de la nature sur sa plume et sa vision du monde. « Tout ce que j'ai du mal à comprendre dans ma propre démarche intérieure, dans mes relations et mon rapport à la vie, la nature me l'explique. »

Ses mentors sont depuis des années le changement des saisons, les vagues qui sont d'abord majestueuses avant d'être destructrices, ainsi que l'effet de la lumière sur les paysages. « Tout ça, pour moi, correspond à des états intérieurs. C'est plus que métaphorique. C'est un dialogue. J'écoute la cohérence de la nature, qui nous apprend à passer d'un état à l'autre, sans séparer le monde en noir et blanc, mais à vivre des gris, des brouillards. Dans le roman, je demande comment retrouver la lumière dans nos chaos émotionnels. »

Si la mère de l'écrivaine a réellement perdu un fiancé sur le fleuve, c'est la fiction qui a pris le contrôle du livre pour apprendre à l'autrice ce qu'elle ignorait de la réalité.

« Je me suis connectée à une part de ma propre mère en écrivant de la fiction. Comme si j'étais allée m'asseoir à l'intérieur d'elle pour écouter sa souffrance pour la première fois de ma vie. »

— Hélène Dorion

« J'invente des personnages dans lesquels mes mots entrent. J'imagine les scènes qui auraient pu se produire », continue-t-elle.

Une quête qui fait écho à celle de son personnage. « Hannah s'approche de la douleur de sa mère avec bienveillance, et par le fait même, de sa propre vie. Sa mère l'accompagne dans ce voyage comme une présence fantomatique et devient quasiment plus présente que lorsqu'elle était vivante. »

UN APPEL À VIVRE

Avec une subtilité poignante, l'auteure illustre ces deux solitudes dont les destins sont reliés grâce à l'art. À ce sujet, elle évoque l'amitié entre Hannah, une écrivaine, et Juliette, une artiste visuelle, toutes deux issues de familles en ruines, qui vont se réinventer une communauté grâce à l'art. « Pourtant, Hannah, qui est d'abord allée vers l'écriture romanesque, écrit aussi de la poésie, mais sans en parler à Juliette. Lorsqu'elle apprend que sa mère Simone en écrivait aussi, elle se découvre une filiation avec elle et elle se donne le droit d'en parler à son tour. Auparavant, elle ne comprenait pas la place de la poésie dans sa vie. »

Hélène Dorion écrit que les mots soulèvent les ombres, secouent le réel et aident à démasquer le monde. Quand on lui fait remarquer que son roman est un hommage en douceur à la puissance de l'art, voire un appel à vivre, en opposition à l'accumulation de gestes, de tâches et d'objets qui constitue la vie de bien des individus, l'écrivaine acquiesce. « C'est une ode à la nécessité de l'art dans nos vies agitées, dans nos agendas qui débordent et dans nos chaos émotionnels. Quand on regarde un tableau, une pièce de théâtre, un ballet ou quand on lit un livre, c'est une forme d'apaisement. »

Hélène Dorion offrira un concert littéraire avec les Violons du Roy au Palais Montcalm de Québec, le 19 mars, et à la Salle Bourgie du Musée des beaux-arts de Montréal, le 20 mars.

Pas même le bruit d'un fleuve

Hélène Dorion

Alto

184 pages



HÉLÈNE DORION
VAGUE
DE
FOND

Pour son nouveau roman *Pas même le bruit d'un fleuve*, Hélène Dorion s'est notamment inspirée de la vie de sa mère, qui, dans la vingtaine, a perdu son fiancé dans un accident de voilier. — PHOTO SPECTRE MÉDIA, MICHELLE BOULAY

KARINE TREMBLAY
karine.tremblay@latribune.ca

SHERBROOKE — C'est un petit fragment de réel qui a entraîné l'écriture du nouveau roman d'Hélène Dorion. L'écrivaine a ancré *Pas même le bruit d'un fleuve* à un épisode de la vie de sa mère : cette dernière, alors qu'elle amorçait sa vingtaine, a perdu son fiancé dans un accident de voilier.

« Ça résonnait en moi, d'autant plus qu'il y avait un écho entre cette perte et celle qu'a vécue ma grand-mère, des décennies plus tôt, alors qu'elle a aussi perdu son amoureux parti à la guerre. Ce sont les deux seuls éléments véridiques. Tout le reste est inventé. La Simone de mon roman n'est pas calquée sur ma mère et aucun des autres personnages ne ressemble à mes proches. Mais j'avais envie d'imaginer ce qu'un deuil pareil, à l'aube de la vie adulte, pouvait déposer en soi. À partir de là, j'ai imaginé, parce que ce n'est pas quelque chose dont nous avons parlé, ma mère et moi. Ça a été une expérience d'écriture assez extraordinaire. La fiction vient un peu combler les manques du réel », raconte l'auteure estrienne.

Celle-ci avait couché plusieurs idées dans ses carnets, mais c'est lorsqu'on lui a rappelé le naufrage de l'Empress of Ireland, au hasard d'une conversation, que

tout s'est imbriqué. La grande histoire est venue frôler les personnages qu'elle avait commencé à esquisser. « Mais là encore, c'est une œuvre fictive. Même si je me suis beaucoup documentée sur l'Empress, je ne suis pas archiviste. J'ai laissé toute cette histoire macérer en moi », précise-t-elle.

Un récit dans lequel souffle l'air salin du fleuve a commencé à prendre forme. Les naufrages, au sens propre et au figuré, traversent les pages de la plaquette publiée chez Alto.

À LA RECHERCHE DES MORCEAUX MANQUANTS

On y suit la quête d'Hanna, qui découvre d'intrigants cahiers, des photographies et des coupures de journaux, en faisant le tri dans les affaires de sa mère, récemment décédée. Sa curiosité est piquée : elle part à la recherche des morceaux manquants. Constituée d'allers-retours dans le temps, l'histoire se déploie à Montréal autant qu'à Kamouraska et nous fait avancer dans les pas de la mère, puis de sa fille.

« Hanna a l'impression de marcher avec une patte manquante depuis l'enfance. Découvrir des pans inconnus de l'histoire de sa mère l'aide à comprendre ce qu'elle porte elle-même », explique Hélène Dorion.

En filigrane de cette histoire filiale, d'autres thèmes se dessinent, des questions universelles

se posent. Que connaît-on vraiment de la vie de nos parents, de ceux qui nous sont très proches ?

« Nous sommes parfois les survivants de naufrages qu'on ignore », souligne celle qui a remporté en 2019 le prix Athanase-David, lequel reconnaît sa contribution remarquable à la littérature québécoise.

Dans ce nouveau roman, comme dans les nombreux recueils poétiques qu'elle a auparavant publiés, sa plume se révèle riche d'images. Les marées intérieures qui nous remuent le cœur, les ressacs qui freinent notre nage, les lames de fond qui nous happent, les vagues qui nous portent, tout ça teinte le récit.

« L'enchaînement de l'écriture s'est fait sur une lancée assez magique. Les phrases sont liantes, enveloppantes. Comme des vagues qui nous amènent d'un lieu à un autre, au lieu de nous engouffrer », souligne celle qui est allée humer l'air maritime pour nourrir son inspiration.

LUMIÈRE RÉPARATRICE

« Je connaissais beaucoup la rive nord, mais j'ai exploré un autre territoire. J'ai découvert de nouveaux paysages dans le bas du fleuve, où j'ai trouvé une lumière différente, particulièrement réconfortante, réparatrice. C'est une lumière de crépuscule qui ressemble tant à l'aube. Probablement que tout ça s'est imprégné dans mon

imaginaire. Parce qu'il est aussi question des chemins empruntés pour éclairer la route lorsque nous sommes plongés dans le chaos intérieur et émotionnel, lorsque les tragédies nous renversent. C'est une question très contemporaine, parce que nous vivons dans une époque chaotique. »

La force des liens, ce que peuvent les poèmes, et ces puits de lumière qu'amène l'art dans nos existences sont quelques clés, des idées précieuses et chères au cœur de l'artiste, qui les imbriquent dans ses chapitres.

« L'impact de l'art dans nos vies, j'y crois profondément. Je pense que l'art nous aide à voir ce que nous sommes et qu'il nous rappelle notre capacité à être liés. »

Comme le fleuve mène à la mer, le roman s'achève en ouvrant une porte sur un horizon autre. Vaste comme l'Atlantique. Il appelle

peut-être une suite.

« Je n'ai pas commencé encore à y travailler, mais j'y réfléchis. L'écriture de ce roman a été un tel bonheur, j'ai envie de replonger dans cette histoire, de voir ce que j'ai encore à raconter. »

HÉLÈNE DORION
Pas même le bruit d'un fleuve

ROMAN
Alto
184 pages



CENTRE CULTUREL.ca

AMERICAN STORY 2
11 AVRIL

MACHINE DE CIRQUE 11 MARS	SINATRA AVEC MATT DUSK 12 MARS	KATHERINE LEVAC 13 MARS
COEUR DE PIRATE 25 MARS	MARTIN PETIT 27 ET 28 MARS	MARIO PELCHAT Aznavour Désormais 3 AVRIL

Centreculturel.ca 819 820-1000

Centre culturel

Desjardins concessionnaire autorisé ROGERS. CALO Canadâ

102.7 rouge TVA 107.7 FM laTribune ENERGIE 106.1



Madame lit Pas même le bruit d'un fleuve

IL Y A 5 JOURS · 8 COMMENTAIRES

«Le fleuve est une histoire de naufrages et de recommencements». (p. 70)

Chère lectrice, Cher lecteur,

Hélène Dorion vient de faire paraître chez **Alto** un roman intimiste et poétique. Dans ce dernier, elle nous présente l'histoire d'Hanna, une écrivaine. À la suite de la mort de sa mère, Hanna découvre une boîte contenant des coupures de journaux, des lettres, des cahiers, des photos. Intriguée par sa découverte, elle part en voyage en suivant le Saint-Laurent et elle se rend jusqu'à Kamouraska. Sa meilleure amie Juliette, une artiste viendra la rejoindre. Ainsi, elle est amenée à revisiter le passé de sa mère et de sa grand-mère en comprenant à quel point ces dernières ont été marquées par le deuil de l'Amour. À cet égard, la souffrance intérieure apparaît comme le fil conducteur des femmes de sa famille. Différents évènements historiques viennent modifier le parcours de ces figures féminines comme la Première Guerre mondiale ou encore le naufrage de *l'Empress of Ireland* (https://fr.wikipedia.org/wiki/Empress_of_Ireland). Ces dernières apprennent à survivre dans le silence, en retrait du monde. La souffrance peut-elle être transmise de génération en génération? Quels drames le fleuve Saint-Laurent abrite-t-il en son sein? L'Art peut-il assurer le salut d'Hanna?

Le fleuve Saint-Laurent

Je me suis beaucoup retrouvée dans cette histoire. J'ai grandi devant le fleuve Saint-Laurent. J'ai observé ses vagues, j'ai entendu le récit de ses drames, j'ai vu sa beauté, j'ai son odeur imbibé dans ma chair, je sens parfois son souffle sur ma peau. Ce dernier détient une place capitale dans cette histoire tout comme dans la mienne. Comme le mentionne Antoine, le grand Amour de Simone, la mère d'Hanna :

Quand je navigue sur mon voilier, poursuit Antoine, le fleuve devient un corps qui traverse les saisons – des vagues hautes pour le printemps, les vents chauds de l'été, les glaces de l'hiver qui s'entrechoquent, et déjà les secousses de l'automne ramènent les mois de dénuement où le cours s'immobilise. Tout ce temps, les poissons, les crustacés, les baleines, les cachalots, les phoques et les oursins disent une vie que la surface des choses connaît à peine. (p. 70)

C'est cela le fleuve et notre rapport au temps, à la nature, à la vie et à ses mystères. Hélène Dorion doit l'avoir beaucoup observé pour présenter autant de vérité par rapport à notre lien au fleuve. Ce dernier rythme les pages de ce récit, des personnages et des êtres humains le côtoyant. Elle a su déceler une parcelle de son mystère, de sa grandeur, de son intensité.

«Par le fleuve, on refait le trajet de l'amour et celui des conquêtes, on voit le bien et le mal au fond des mêmes eaux embrouillées du temps. (p. 68)»

Ainsi, Hanna le suivra pour tenter de refaire le trajet de l'Amour. Elle arrivera tant bien que mal à bon port.

Les racines de l'Amour

Mais encore, grâce à Hanna, j'ai repensé à ma grand-mère qui n'a pas pu épouser son grand Amour, un Juif alors qu'elle était chrétienne. Mon arrière-grand-père avait refusé la main de ma grand-mère Marianne à son amoureux. J'ai repensé à ma mère qui avait dû choisir entre deux amoureux la veille de son mariage. Ces histoires ont-elles marqué mon devenir? Comme il est mentionné dans le récit :

Nos racines courent sous le sol, invisibles, impossibles à déterrer toutes. On peut essayer d'en arracher une, espérer qu'elle nous mènera vers une autre qu'on pourra dégager, elle aussi, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on perçoive un sens à cette histoire qu'on appelle *notre vie*. (p. 11)

Hanna est amenée à dénouer les noeuds silencieux de ses racines pour en arriver à retrouver son identité. La nouvelle vague la frappant pourra-t-elle lui donner accès à une certaine paix émotionnelle? C'est ce que vous devez découvrir par le biais de cette histoire.

Lire *Pas même le bruit d'un fleuve* (<https://www.leslibraires.ca/livres/pas-meme-le-bruit-d-un-helene-dorion-9782896944491.html?u=64354>), c'est se lancer dans une quête profonde, celle d'Hanna, où la nature, le pouvoir des mots et l'Art dévoilent la beauté cachée de l'univers.

Je vous recommande cette belle traversée du Saint-Laurent rythmée par le silence la marée.

Ma page littéraire Dominique Blondeau

Critique de livres, romans, nouvelles, récits.

Écrire est un acte d'amour. S'il ne l'est pas, il n'est qu'écriture. Jean Cocteau

lundi 6 avril 2020

Un fleuve et ses courants passionnels ****

Il est tard, on ne dort pas, comme cela souvent nous arrive. On se complait entre les livres, un fond de musique persiste à notre oreille fatiguée. Un peu de recherche dans internet. Tous les sujets nous intéressant, on prête notre attention à différentes sources imbibées d'un savoir qu'on n'apprivoisera jamais. Une existence ne suffira pas à satisfaire nos désirs d'apprendre. On mourra, un questionnaire mortifère sur les lèvres. On a lu le roman de Hélène Dorion, *Pas même le bruit d'un fleuve*.

On pourrait mentionner que c'est un démêlé silencieux entre une mère et sa fille, ce qui est vrai mais pas tout à fait. Une vitalité débordant du récit fait que nous tournons les pages au gré de la poésie réflexive de l'écrivaine. La nature a largement son mot à faire fleurir dans les propos de Hanna, poète, partie à la recherche d'une mère de qui elle se sent étrangère. Cette traversée filiale émaillée d'un questionnement existentiel, celui, peut-être, qui nous submerge quand la vie n'est pas exactement comme nous voudrions qu'elle tourne, ronde, entre les heures effrontées ou sereines, se révélant un acte de survie. Hanna se souvient. Hanna nous invite dans un présent où l'écriture s'invente, s'impose, aussi vive que le fleuve. D'emblée, Simone, la mère de la narratrice, se profile, auréolée d'une jeunesse où le corps s'abandonne à l'agitation capricieuse du fleuve Saint-Laurent. Les vagues fortes troublent la perception de la jeune fille sur les entours fluviaux, un « brouillard léger qui frissonne au-dessus des eaux, elle croit apercevoir quelque chose, une barque peut-être ou un rocher [...] ces rochers difficiles à percevoir et qui écorchent les coques des bateaux téméraires. » Métaphore iconique d'un drame survenu en 1914, le naufrage de *L'Empress of Ireland*. On a l'impression que Hanna utilise cette catastrophe, avec discernement, pour rejoindre Simone, de qui elle ignore les saccages moraux, les brisures du cœur échoué sur une rive étrangère, qu'elle n'a pas su quitter. Fidélité idéalisée pour un homme qui n'existait peut-être que dans les poèmes que Simone écrivait.

Nous voguons de Montréal à Kamouraska, et inversement, entre terre et eau, entre un amour né du fleuve et une mort soumise à l'étendue des eaux. Une telle intensité abonde que le fleuve prend allure de protagoniste, initiateur, en quelque sorte, des premiers émois passionnés de Simone pour un homme plus âgé qu'elle. Il a surgi du port encombré de « mâts qui se balancent derrière lui, on dirait une forêt qui frissonne. » Émois réciproques mais comme suspendus dans la mémoire de l'homme. Il s'appelle Antoine, il apprendra à son amoureuse le désir et l'amour sur son propre bateau, s'attachant la jeune fille envers et contre tout. C'est déchirant comme un conte qui se termine mal, et l'histoire entre Simone et Antoine finit mal. Lui meurt dans une tempête alors qu'aucune houle ne pressentait une telle furie, le fleuve soudainement transformé en un océan hostile. Plus tard, pétrifiée dans sa douleur, Simone acceptera d'épouser un homme épris d'elle, son esprit, son corps étant demeurés dans l'abyssale demeure aquatique de son amant. Ceci est l'heure brève du passé feutré de la mère de Hanna, feutré parce qu'un mystère subsiste. Qui était Antoine, quelle connivence le liait au naufrage de *L'Empress of Ireland* ? Il suffit parfois d'une lettre non ouverte pour échafauder une rétrospective émotionnelle émergeant d'une époque révolue. Jusqu'à la fin de ce sentiment partagé, remis silencieusement en question par Antoine, assumé entièrement par Simone, le fleuve ne se départira jamais de son rôle de rassembleur puis de destructeur, comme si Antoine devait être restitué à une demeure inaccessible à la jeune femme, celle-ci devant se contenter de s'ajuster aux caprices des humeurs vagabondes de l'affluent : jeu primesautier des vagues, fureur des flots, contre lesquels Simone lutte pour ne pas sombrer à son tour, corps et âme égarés dans un maelström frénétique d'oubli...



Il est rassurant de s'ajuster au temps présent quand Hanna retrouve Juliette, amie et complice, jaillie de l'enfance balbutiante, de l'adolescence nourrie de projets artistiques pour l'une et pour l'autre. Hanna se mesurera à la fluidité musicale des mots, Juliette choisira la matière incandescente de la peinture pour échapper à l'exaspération éprouvée auprès d'une mère étouffante. Dans ce roman bouleversant, mère et fille se confondent, la mère de l'une n'étant pas toujours celle qui aurait dû l'être. Infantilisme de deux femmes qui ont interrompu leur maturité quand l'amant de l'une est mort, quand l'époux de l'autre s'est rebiffé brutalement. Hanna, fatiguée de la dérive latente, perçue dans le regard de Simone, doute qu'elle l'ait aimée, la fillette souvent renvoyée à la responsabilité paternelle. C'est aussi la force d'une amitié immuable qui, de temps à autre, s'est perdue de vue, mais jamais ne s'est reniée. « Chacune à sa manière, Hanna et Juliette allaient tout demander à l'art, à la poésie : qu'ils déploient une autre réalité que celle qui cherchait à les enfermer. » Il n'empêche que chacune s'interrogera souvent sur l'apport de leur art, Hanna convenant que l'écriture « ne répare pas les cassures, elle ne fait qu'ouvrir les chemins nécessaires pour se réconcilier avec elles. »

C'est un magnifique roman émouvant, intelligent, où la poésie, sensuelle, de Héléne Dorion s'amalgame à une poésie fulgurante, nécessaire à formuler la beauté enveloppante du texte, le sort passionnel de la mère transcendant une quête d'absolu que nous ressentons chaque fois que le fleuve intervient. Quête innommée que Simone a préféré taire en refusant de lire la lettre de son amant que celui-ci a écrit quelques jours avant de mourir. Hanna, se servant de la plume inventive, chatoyante de l'écrivaine, a disséqué les amours ferventes puis mortes d'une femme qui ne lui a appartenu qu'à travers le tapage infernal d'une tempête imprévisible, personne à l'époque ne connaissant la raison de son subit déferlement. Les résidus humains, comme bois flotté sur une plage, balayés par la volonté d'une narratrice qui admet, enfin, « que plus on vieillit plus les réponses nous échappent. » Nous pouvons refermer le livre, le récit a imprégné en notre mémoire le souvenir de mystères familiaux, tragiquement repliés en leur éternité, avant de chuter non vers le désespoir mais vers la nécessité de les taire parce que ensevelis dans l'écume translucide d'un fleuve calmé de tous ses bruits d'antan...

Pas même le bruit d'un fleuve, Héléne Dorion
Éditions Alto, Québec, 2020, 184 pages

La mère comme inconnue

WEEKEND

JOSÉE BOILEAU

Samedi, 11 avril 2020 01:00

MISE À JOUR Samedi, 11 avril 2020 01:00

L'art happe, sauve, apaise. Et le Saint-Laurent, cette beauté, participe de ce mouvement dont le nouveau roman d'Hélène Dorion est traversé.

Jumelée au titre, la photographie de la couverture, signée Rachael Talibart, participe à l'entrée en force du plus récent livre de la prolifique Hélène Dorion, dont l'œuvre a été récompensée du prix Athanase-David en 2019.

Et ce n'est pas anecdotique que de le souligner, tant *Pas même le bruit d'un fleuve* fait appel à toutes les formes d'art.

C'est un roman dans lequel s'égrène la poésie jusque dans les titres des chapitres ; au personnage central, écrivaine, répond sa meilleure amie, sculptrice ; et Hélène Dorion elle-même dresse en fin d'ouvrage la liste des pièces musicales qui « ont accompagné l'écriture et les relectures de [son] roman ».

Celui-ci met en scène une romancière, Hanna, dont la mère vient de décéder. Une maman un brin mystérieuse, assurément distante. Pourquoi ? Allez savoir. Car qui cherche vraiment à comprendre sa mère ?

Sauf qu'en vidant le petit appartement de celle-ci, Hanna tombe sur des boîtes dont le contenu l'étonne. Des instruments nautiques, une photo de sa mère au bras d'un inconnu plus âgé qu'elle, mais dont elle est visiblement très proche, une coupure de journal datant de 1914, et des cahiers. Simone écrivait donc ?

Oui, Simone écrivait dans ces cahiers cachés, « le bleu pour le déroulement des jours, le vert et le jaune pour la poésie ». Un lien se tisse pour Hanna qui, à côté de son œuvre connue, signe en secret des poèmes.

Lui vient dès lors l'envie impérieuse d'« attraper la part manquante » de cette Simone méconnue, de remonter le cours de sa vie.

Ce cours-là se mêle au fleuve. Alors Hanna prend la route, quitte Montréal pour rejoindre Kamouraska. Et nous nous promènerons ainsi entre 2018 et les années 1940, et plus loin encore – jusqu'au gigantesque naufrage de l'Empress of Ireland, au large de Pointe-au-Père, quelques semaines avant le déclenchement de la Première Guerre mondiale.

Grand amour

Hanna découvre que ce que Simone gardait pour elle avait un nom : Antoine, son grand amour, dont les parents avaient été avalés par les eaux du fleuve et qui a fini par y périr à son tour.

Simone se résoudra dès lors à un autre mariage, mais Hanna décortique maintenant autrement des scènes de son enfance : « Un jour, j'ai vu ma mère entrer dans la mer comme si elle enlaçait un corps aimé [...]. »

L'avancée d'Hanna dans la vie de sa mère se fait tout en délicatesse. Le deuil d'amour de Simone a été suivi d'une vie conjugale difficile. Sa propre mère avait vécu la même perte et le même type d'union ratée.

Mais face à la dureté des jours, il y a eu l'art... « Les poèmes peuvent-ils nous sauver du naufrage ? », ou de la violence, ou de la souffrance, se demande Hanna avec obsession. Ce beau questionnement est en soi apaisant.



— 18 avril 2020 4h00 / Mis à jour à 6h16

Panorama: vu, lu et entendu cette semaine

Partager



L'ÉQUIPE DES ARTS
Le Soleil

Livre

Pas même le bruit d'un fleuve
***1/2, Roman, Hélène Dorion

Depuis 1983, Hélène Dorion a multiplié les publications, mais plus souvent en poésie qu'en prose. Ainsi ne faut-il guère s'étonner que, pour ce cinquième roman, elle pose cette question fondamentale : les poèmes peuvent-ils nous sauver du naufrage? Une interrogation au propre comme au figuré dans ce récit dont la genèse prend sa source dans le naufrage de l'Empress of Ireland en 1914, là où le fleuve Saint-Laurent devient une vaste mer, aussi merveilleuse que dangereuse. Son déroulement est rythmé par l'(en)quête d'Hanna qui, à la mort de sa mère, tente de découvrir la vraie nature de cette femme «absente de sa propre vie». Dans une langue limpide, dépouillée et signifiante, l'auteure nous entraîne dans les profondeurs, parfois abyssales, de la psyché humaine pour mieux remonter à la surface. Un court roman d'une

grande beauté pour la récipiendaire du prix Athanase-David 2019, la plus haute distinction décernée par Québec en littérature. **Éric Moreault**



Pas même le bruit d'un fleuve, par Hélène Dorion

— COURTOISIE

En toutes lettres
Arts et culture
□ LITTÉRATURE, ARTS, CRITIQUE

LITTÉRATURE: Sublime amour

par Mario Cloutier • 24 avril 2020



Figure majeure de notre littérature, Hélène Dorion pourrait se reposer sur ses lauriers. En 37 ans de publication, elle a beaucoup écrit et reçu des honneurs mérités. Mais ce serait mal la connaître. L'auteurice aime le danger, le risque. Avec son roman *Pas même le bruit d'un fleuve*, elle continue ses recherches, mais elle va, surtout, ailleurs. Elle y a trouvé un sentier ouvert aux quatre vents et aux mystères de l'amour.

Dans sa carrière, Hélène Dorion s'est moins adonnée au récit et au roman qu'à la poésie. À bien des égards, toutefois, son roman *Pas même le bruit d'un fleuve* est un merveilleux hommage à la poésie. « Les poèmes peuvent-ils nous sauver du naufrage? », se demande la narratrice Hanna tout au long de ce fleuve intranquille qu'elle descend pour retisser ensemble les fils épars de la vie de sa mère, décédée. Et c'est la poésie qui unira les deux femmes.

La poésie qui déchire le banc de brouillard intérieur; les poèmes qui apaisent; le poème qui chasse de l'enfance tout en perçant une brèche dans l'obscurité; la poésie qui serait le contraire de l'absence; les poèmes qui sont, qui sait, l'amour même.

Hanna réfléchit à tout cela. Poète, elle découvre que sa mère écrivait de la poésie en secret. Simone, sa mère froide, mal-aimante, cachant un océan tourmenté en elle.

Appuyée par son amie Juliette, Hanna glisse le long du fleuve tant aimé/détesté de la femme qui l'a mise au monde pour la retrouver, en quelque sorte, constatant que leur destin commun est lié à la tragédie du naufrage de l'Empress of Ireland en 1914 au large de Sainte-Luce-sur-mer.

Au fond du fleuve repose le premier amour de sa mère, Antoine, qui n'est cependant pas le père d'Hanna. Comme la mère, la fille s'est raccrochée toute sa vie à l'écriture. Elle retrouve dans les mots inédits de Simone une douleur qu'elle connaît bien, celle de l'amour perdu.

Le roman est une histoire de filiation, d'amitié et d'amour autant que de perte, de douleur et de tragédie. La narratrice cherche à comprendre et entrevoit que les vies imparfaites, la sienne comme celle de sa mère avant elle, procèdent d'un même fleuve.

Le roman est au « je », mais assume parfois la distance qu'offre la narration omnisciente pour décrire les allées et venues de Simone, le destin d'Antoine ou l'indéfectible attachement entre Hanna et Juliette. Il s'agit bien souvent de moments plus intenses où les situations gonflent les voiles de l'émotion.

« Je voulais découvrir l'origine de l'ombre dans la jeune femme que j'étais, rongée par une tristesse venue de nulle part, qui voilait l'horizon. Je regardais les gens vivre joyeusement et aimer, mais j'étais incapable de l'une comme de l'autre. Dans la pièce voisine. Simone remplissait un cahier jaune.

Les mots, je le pressentais, allaient m'inventer d'autres chemins que celui qui apparaissait chaque matin alors que j'assistais, impuissante, à une cassure que je ne pouvais réparer. En les pétrissant comme de l'argile, je recréais le sens des choses. Chaque poème que j'écrivais perceait déjà une brèche dans l'obscurité, soufflait sur le brouillard qui pesait dans la maison. »

Au centre de cette histoire de remous et de tumultes, Hélène Dorion invoque plusieurs poètes et écrivain.e.s, dont Yves Bonnefoy, Anne Dufourmantelle, Saint-Denys Garneau, Dante, Pascal Quignard, Anne Hébert, Gabrielle Wittkop, Kathleen Raine, pour n'en nommer que quelques-un.e.s. Ces artistes lui ont soufflé à l'oreille des titres de chapitres et des extraits de poésie.

La langue belle, juste et précise d'Hélène Dorion décrit autant qu'elle évoque. Les vies de la narratrice et de sa mère s'entremêlent aux courants marins avant de sombrer dans le fleuve comme les naufragés de l'Empress of Ireland. La mer donne et reprend. Le bleu peut être cruel, mais tout aussi apaisant.

Dans ce récit habile, les drames s'emboîtent les uns aux autres pour ne former qu'un. L'écriture en spirale de la romancière permet ainsi de tout englober comme si le fleuve était cet élément liant, intemporel, qui peut tout expliquer. On le voit clairement dans les descriptions du sort d'Antoine, qui passent du « il » au « je », de plan éloigné à rapproché, dans une perspective à 360 degrés de ce qu'il a vécu.

« Pas même le bruit d'un fleuve », pourrions-nous dire, n'enterre ce que l'amour peut causer en nous. De joie et de douleur, de réconfort et de peine, de sentiment de grandeur comme de petites misères. Hélène Dorion conjugue amour et toujours sans jamais placer les deux mots dans la même phrase, mais il y a quelque chose de définitif dans sa démarche, de plus beau et important que les malheurs des personnages.

Comme l'amitié qui durera toujours entre Hanna et Juliette, tandis que l'amour ferait plutôt penser à un idéalisme nécessaire. Une projection, un idéal qui peuvent, certes, meubler toute une vie; un (dés)espoir qui maintient, sans relâche, le cœur en action. Peu importe la finalité.

On pourrait aller plus loin et dire que tout amour est impossible. Mais c'est là, justement, dans l'imaginaire et l'irréel, qu'il vit le mieux. Dans l'absence, le rêve, l'espoir. Malgré l'impossibilité d'être réel ou vécu, il reste invincible et infini. On peut le (res)sentir, le porter et être porté par lui. L'invisibilité de l'amour deviendrait ainsi son accomplissement.
